

PARIS EST UNE FETE

« Il n'y a jamais de fin à Paris et le souvenir qu'en gardent tous ceux qui y ont vécu diffère d'une personne à l'autre. Nous y sommes toujours revenus, et peu importait qui nous étions, chaque fois, ou comment il avait changé, ou avec quelles difficultés – ou quelles commodités – nous pouvions nous y rendre. Paris valait toujours la peine, et vous receviez toujours quelque chose en retour de ce que vous lui donniez. Mais tel était le Paris de notre jeunesse, au temps où nous étions très pauvres et très heureux. »

Ernest Hemingway (1899-1961)

Figure exemplaire de la célèbre génération perdue, Hemingway reste l'un des écrivains américains les plus emblématiques du XX^e siècle, grâce à son style neuf, son existence tumultueuse, les provocations qu'il multiplie face à l'Amérique puritaine et enfin, grâce à son immense succès littéraire.

Commençant sa carrière dans le journalisme et s'enrôlant sur le front italien dès ses dix-huit ans, Hemingway acquiert dès le plus jeune âge deux traits qui caractériseront l'ensemble de son œuvre : une écriture visant l'essentiel, le vrai, le bref, et un désenchantement devant l'homme qui se retrouvera dans la plupart de ses écrits. C'est toutefois plus tard et à Paris que l'écrivain décide de se consacrer essentiellement à la littérature et qu'il connaît ses premiers succès. C'est là qu'il rencontre de nombreux auteurs qui, parfois amis, parfois rivaux, le guideront lors de ses premiers pas en tant qu'écrivain. Hemingway publie donc dans la capitale française *Le Soleil se lève aussi*, roman évoquant la dérive d'une génération perdue entre Montparnasse et l'Espagne, œuvre qui fait de l'écrivain un artiste reconnu et réputé dès 1926.

Son œuvre est dès lors dominée par le célèbre héros hemingwayen, grâce à l'exaltation d'un mode de vie aventureux et viril, allant du déniement du jeune héros plein d'illusions à la ferme résolution de l'homme mûr voué à la mort. Cette thématique est largement marquée par la transmission d'impressions propres à l'auteur, dont chaque récit tourne à l'autobiographie et met en scène un héros cherchant à braver la mort à plusieurs reprises. On retrouve bien dans les personnages d'Hemingway un peu de l'auteur qui lutte contre les fascismes en s'enrôlant dans l'armée républicaine en Espagne, qui s'engage sur le front italien, accepte d'être correspondant de presse pendant la guerre, se porte volontaire pour repérer les sous-marins allemands, s'installe à Londres en 1942, se pose en libérateur de Paris, prend goût aux safaris, survit à deux accidents d'avion et, enfin, nourrit une fascination morbide pour la tauromachie. Toutefois, Hemingway abandonne quelques temps cette thématique de la violence pour dénoncer les injustices sociales, avec *En avoir ou pas* (1937). L'auteur est consacré officiellement en 1953 par le Prix Pulitzer puis en 1954 par le Prix Nobel, mais malade, alcoolique, dépressif et peu inspiré, Hemingway se suicide en 1961 avec un fusil de chasse, après plusieurs tentatives et de nombreuses répétitions de mise à mort devant ses amis.

L'auteur a laissé derrière lui une œuvre certes un peu répétitive, mais toutefois pleine d'un style très particulier, simple, sans fioritures, tel qu'il le souhaitait. Ce style très masculin imprègne toutes les œuvres de la personnalité de leur auteur, tandis que les phrases courtes, claires, visent à retranscrire une sensation immédiate en langue courante, selon une technique longuement travaillée par l'écrivain. « Ce qu'il faut, c'est écrire une seule phrase vraie (...). Ainsi, finalement, j'écrivais une phrase vraie et continuais à partir de là ». Ernest Hemingway, *Paris est une fête* (1964).

Paris est une fête, 1964

Il est difficile de résumer *Paris est une fête*, délicieuse chronique romancée, ouvrage posthume relatant les années folles passées à Paris entre 1921 et 1926 par Hemingway et sa première femme, Hadley. Composé de courts chapitres ayant trait à divers aspects de la vie parisienne du couple, des rencontres artistiques et littéraires, des passions de leur jeunesse et des débuts de l'écrivain, *Paris est une fête* est l'hommage rendu par l'auteur au Paris de sa jeunesse et à l'image d'un bonheur jamais retrouvé après la séparation du couple Hemingway sur laquelle s'achève le récit. Écrit à la fin de la vie de « Tatie », au milieu de ses dernières années d'obsession morbide, cette œuvre redonne vie à une époque révolue et semble être une sorte de testament alors que l'écrivain s'approche du suicide : bien qu'il reste encore à Paris avec sa nouvelle maîtresse après 1926, Hemingway ne juge pas utile de poursuivre ses chroniques à partir du principal changement intervenu dans sa vie sentimentale.

Si le point de départ de ces chroniques est la vie bohème avec Hadley, une vie au jour le jour au cours de laquelle le couple vit d'amour et d'eau fraîche (ou de vin frais), les personnages ne tardent pas à se multiplier, peuplant le récit de figures mythiques. Il en va ainsi de Gertrude Stein qui règne positivement sur les écrivains anglo-saxons de Paris, imposant son jugement avec la certitude de l'auteur qui croit en son chef d'œuvre ; d'Ezra Pound, loué pour sa légendaire générosité ; enfin, et pour ne citer qu'un dernier exemple, du grand F.S Fitzgerald, ami et rival d'Hemingway, dépeint longuement sur plusieurs chapitres sous les traits d'un hypocondriaque fou à lier.

Le style hemingwayen est toujours présent dans ce livre où l'écrivain décrit les efforts et le travail acharné que lui a demandé cette sublime façon d'écrire. Les descriptions laissent place à l'action, seules les impressions comptent : les personnages ne sont pas compris et gardent leur mystère jusqu'à la fin du récit. Cependant, les quelques fenêtres ouvertes sur l'intimité de ces illustres figures permettent au lecteur de partager la vie d'auteurs seulement connus à travers leurs œuvres. Hemingway fait ainsi naître une insatiable curiosité chez ses lecteurs en les plongeant dans son monde passionnant !

Il ne faudrait toutefois pas prendre *Paris est une fête* pour un simple récit autobiographique et fidèle à la réalité. Certes, les dialogues succincts et quelque peu naïfs contribuent à donner des impressions plus vives au lecteur, mais il serait erroné de les prendre au pied de la lettre. De même, Hemingway a sans doute romancé certains faits pour donner à son récit plus de majesté, et c'est sans doute tout à son avantage. Cela dit, lorsque l'écrivain donne à son couple des traits de pauvres bohèmes afin de romancer les personnages pour mieux les sublimer, on ne peut s'empêcher de songer que ses multiples séjours dans les Alpes, en Espagne et dans le Sud de la France rendent toute relative cette célèbre pauvreté. Il en va de même pour le fameux chapitre « Une question de taille », dans lequel F. S Fitzgerald fait part à Hemingway d'inquiétudes concernant sa virilité. Doit-on vraiment croire l'auteur ou non ? Fitzgerald, mort entre-temps, n'a certes pas eu le temps de donner la réplique à son ancien ami...

Extraits de « Paris est une fête »

Un bon café sur la place St Michel

« Le café des Amateurs était le tout-à-l'égout de la rue Mouffetard, une merveilleuse rue commerçante, étroite et très passante, qui mène à la place de la Contrescarpe. Les vieilles maisons, divisées en appartements, comportaient, près de l'escalier, un cabinet à la turque par palier, avec, de chaque côté du trou, deux petites plates-formes de ciment en forme de semelle, pour empêcher quelque locataire de glisser ; des pompes vidaient les fosses d'aisances pendant la nuit, dans des camions-citernes à chevaux. En été, lorsque toutes les fenêtres étaient ouvertes, nous entendions le bruit des pompes et il s'en dégagait une odeur violente. Les citernes étaient peintes en brun et en safran et, dans le clair de lune, lorsqu'elles remplissaient leur office le long de la rue du Cardinal-Lemoine, leurs cylindres montés sur roues et tirés par des chevaux évoquaient des tableaux de Braque. Aucune ne vidait pourtant le café des Amateurs où les dispositions et les sanctions contenues dans la loi concernant la répression de l'ivresse publique s'étaient sur une affiche jaunie, couverte de chiures de mouches, et pour laquelle les consommateurs manifestaient un dédain à la mesure de leur saoulerie perpétuelle et de leur puanteur.

Toute la tristesse de la ville se révélait soudain, avec les premières pluies froides de l'hiver, et les toits des hauts immeubles blancs disparaissaient aux yeux des passants et il n'y avait plus que l'opacité humide de la nuit et les portes fermées des petites boutiques, celles de l'herboriste, du papetier et du marchand de journaux, la porte de la sage-femme – de deuxième classe – et celle de l'hôtel où était mort Verlaine et où j'avais une chambre, au dernier étage, pour y travailler. »

Une génération perdue

« (...) Miss Stein et moi étions encore bons amis lorsqu'elle fit sa remarque sur la génération perdue. Elle avait eu des ennuis avec l'allumage de la vieille Ford T qu'elle conduisait, et le jeune homme qui travaillait au garage et s'occupait de sa voiture – un conscrit de 1918 – n'avait pas pu faire le nécessaire, ou n'avait pas voulu réparer en priorité la Ford de Miss Stein. De toute façon, il n'avait pas été sérieux et le patron l'avait sérieusement réprimandé après que Miss Stein eut manifesté son mécontentement. Le patron avait dit à son employé : « Vous êtes tous une génération perdue ».

C'est ce que vous êtes. C'est ce que vous êtes tous, dit Miss Stein. Vous autres, jeunes gens qui avez fait la guerre, vous êtes tous une génération perdue. »

La faim est une bonne discipline

« Il y avait de quoi se sentir très affamé, quand on ne mangeait pas assez, à Paris ; de si bonnes choses s'étaient à la devanture des boulangeries, et les gens mangeaient dehors, attablés sur le trottoir, de sorte que vous étiez poursuivi par la vue ou le fumet de la nourriture. Quand vous aviez renoncé au journalisme et n'écriviez plus que des contes dont personne ne voulait en Amérique, et quand vous aviez expliqué chez vous que vous déjeuniez dehors avec quelqu'un, le meilleur endroit où aller était le jardin du Luxembourg, car l'on ne voyait ni ne sentait rien qui fût à manger tout le long du chemin, entre la place de l'Observatoire et la rue de Vaugirard. Une fois là, vous pouviez toujours aller au musée du Luxembourg et tous les tableaux étaient plus nets, plus clairs et plus beaux si vous aviez le ventre vide et vous sentiez creusé par la faim. J'appris à comprendre bien mieux Cézanne et à saisir comment il peignait ses paysages, quand j'étais affamé. Je me demandais s'il avait faim, lui aussi, lorsqu'il peignait ; mais j'en vins à penser que, peut-être, il oubliait tout simplement de manger. C'était là une des pensées irréfléchies mais lumineuses qui vous venaient à l'esprit quand vous étiez privé de sommeil ou affamé. Plus tard, je pensai que Cézanne devait être affamé d'une façon différente.

Après avoir quitté le Luxembourg, vous pouviez descendre par l'étroite rue Férou jusqu'à la place Saint-Sulpice, où l'on ne trouvait pas de restaurants, non plus, et où il n'y avait qu'un square tranquille, avec des bancs et des arbres, une fontaine avec des lions, et des pigeons qui se promenaient sur l'asphalte et se perchaient sur les statues des évêques. Il y avait aussi l'église et des boutiques où l'on vendait des objets pieux et des vêtements sacerdotaux, du côté nord.

A partir de là, vous ne pouviez poursuivre votre route en direction de la Seine sans passer devant des marchands de fruits, de légumes, de vin, ou des boulangeries-pâtisseries. Mais en choisissant votre itinéraire avec soin, vous pouviez prendre à droite, tourner autour de la vieille église de pierre grise et blanche, et atteindre la rue de l'Odéon, et tourner encore à droite en direction de la librairie de Sylvia Beach sans rencontrer en chemin trop d'endroits où se procurer de quoi manger. La rue de l'Odéon était dépourvue de toute tentation alimentaire jusqu'à la place de l'Odéon où se tenaient trois restaurants.

Au moment où vous atteigniez le 12, rue de l'Odéon, vous aviez eu le temps de maîtriser votre faim, mais toutes vos perceptions étaient aiguisées de nouveau. Les photos vous semblaient différentes et vous dénchiez des livres que vous n'aviez jamais aperçus jusqu'alors.

- *Vous êtes trop maigre, Hemingway, disait Sylvia. Est-ce que vous mangez à votre faim ? »*

Scott Fitzgerald

« Son talent était aussi naturel que les dessins poudrés sur les ailes d'un papillon. Au début il en était aussi inconscient que le papillon et, quand tout fut emporté ou saccagé, il ne s'en aperçut même pas. Plus tard, il prit conscience de ses ailes endommagées et de leurs dessins, et il apprit à réfléchir, mais il ne pouvait plus voler car il avait perdu le goût du vol et il ne pouvait que se rappeler le temps où il s'y livrait sans effort. »